

Essais étrangers

Numéro 47, mars-avril-mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (47), 63-69.

LA FOLIE SANS PEINE

Didier Raymond
Seuil, 1991, 177 p.; 11,95 \$

Être fou, c'est parler fou. Voilà la base sur laquelle s'édifie le projet loufoque de Didier Raymond: présenter une méthode simple et efficace d'apprentissage des langages des folies communes. Langages qui ne sont pas une manifestation de la folie, mais qui la constituent plutôt. Cette méthode, appliquée avec *sérieux*, vous permettra ainsi d'établir une communication juste et authentique avec le «paranoïaque», le «maniaco-dépressif» ou encore le «schizophrène»; pour ne nommer que quelques - uns des «dialectes» que présente l'auteur.

La méthode est élémentaire: il faut répéter à voix haute des modèles de réponses «dialectales» à des questions coutumières qu'on nous pose dans sept différentes situations courantes et qui sont ici autant de «leçons». Chaque leçon, que ce soit «À la douane», «Au restaurant» ou «Chez le médecin», propose de deux à quatre questions auxquelles sont associées successivement les réponses traduites dans les onze différents langages *de fou*. Ainsi par exemple, lors de «La promenade», à la question «Beau temps, n'est-ce pas?» nous répondrons en «hystérique»: «Absolument fantastique»; en «paranoïaque»: «Je m'en étais aperçu, merci»; en «obsessionnel»: «Oui, mais quelques petits nuages»; en «dépressif»: «Pas pour tout le monde».

Ce petit livre amusant (un inédit, dans la collection «Point-Virgule»), illustré par Charles Szlakmann, est un guide qui doit nous permettre de nous retrouver parmi les dingues que nous côtoyons quotidiennement. Personnellement, je maîtrise assez bien le «schizophrène» et le «pervers», mais j'avoue avoir encore quelques difficultés avec le «phobique» et l'«érotomaniaque»...

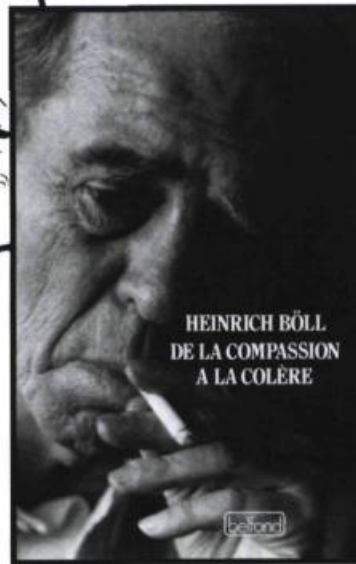
Pierre Beaudoin



DE LA COMPASSION À LA COLÈRE

Heinrich Böll
Trad. de l'allemand
par Elizabeth et René Wintzen
Belfond, 1991, 207 p.; 29,95 \$

Dans ces *Allocutions et écrits divers 1983-1985* sont réunis quelques-uns des derniers textes rageurs de celui qu'on a surnommé avec ironie «la bonne âme de Cologne». La réflexion y est éparpillée dans des textes nombreux et brefs, ce qui pourra agacer, mais on y perçoit quand même les échos ultimes des grandes colères qui ont fait la renommée de Böll. Celui-ci bataille à nouveau dans ce recueil composite. Il fustige les parlementaires allemands, en particulier chrétiens, pour leur attitude à l'égard des réfugiés, des terroristes et dans le dossier du réarmement; il pourfend le pouvoir insidieux de la presse (dont le fameux *Bild Zeitung* déjà accablé dans *L'honneur perdu de Katharina Blum*). Böll revient aussi sur le second conflit mondial, s'étend sur les misères de l'après-guerre avec un sens percutant de l'anecdote, dénonce l'actuelle montée du néonazisme, lui qui continue à «avoir peur des foules allemandes».



des». Alors émergent les notions de dignité humaine et de résistance définies non pas «comme un droit éventuel, mais plutôt comme un devoir». Le compte rendu de lecture aussi est pour Böll le prétexte à des polémiques intenses. Ainsi, il s'oppose à Glucksmann et à Bukovski dans des pages où l'on devine l'origine de certaines incompréhensions, quand la recension des *Lettres à Olga* de Havel, elle, est presque méditation. Qu'on reconnaisse ou non que l'auteur parfois s'est trompé, qu'on admette ou non son argumentation et ses conclusions, l'intérêt de cet ouvrage consiste à nous présenter comme un condensé de la pensée de celui dont l'intégrité suffisait à assurer la crédibilité et qui représentait pour d'aucuns la «conscience» de l'Allemagne.

Catherine Sensal

LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU

Jean Baudrillard
Galilée, 1991, 99 p.; 21,50 \$

Le plus récent livre de Baudrillard est composé de trois parties qui cernent de près l'évolution du conflit dans le Golfe: 1) La guerre n'aura pas lieu (janvier 91); 2) La guerre n'a pas lieu (février 91); 3) La guerre n'a pas eu lieu (mars 91).

Dans la première partie, l'auteur insiste sur le fait que si conflit il y a, il s'agira d'une «guerre morte». Puisque cette fin de siècle ne permet plus ce qu'il est convenu d'appeler une «guerre chaude», violente comme celle de 1914 ou de 1939, et qu'en réalité la Troisième Guerre mondiale s'est déroulée lors de la «guerre froide» (équilibre de la terreur). Somme toute, l'incapacité de l'Occident d'appréhender les réels rapports de force engendre une guerre «en crise» à un «degré faible» où tout se passe au niveau de la simulation, de la facticité des mass media. Avec, pour conséquence, la «hantise du réel».

La seconde étape amène au cœur du conflit, de la «guerre spéculative» cette fois, car les événements ne sont pas discernables. Une «guerre indéterminée, insaisissable: les informations proviennent d'un espace irréel où le temps est occulté. Il ne s'agit que de remplir le vide, de faire une «guerre nulle» dictée par une «volonté de spectacle». Une «guerre propre» donc qui vise la neutralisation de l'adversaire, son élimination, mais dans le seul espace truqué de l'information. Ceci découle en droite ligne de la «production des leurres» qui caractérisent notre modernité. En somme, c'est toute l'industrie occidentale qui subit le règne du faux, qui entre dans l'ère d'un «[...] monde déceptif où toute une culture travaille allègrement à sa contrefaçon». En dernier lieu, Baudrillard constate que cette guerre du Golfe, loin de l'authentique événement historique, correspond plutôt à un «lieu d'effondrement», image du désert de l'histoire. Incidemment, aucune victoire militaire ou politique n'a émergé de ce conflit, sinon l'évidence d'un échec politique occidental au Moyen-Orient. En fait, seul en ressort ce «Nouvel Ordre Mondial» policier et répressif, que représente la puissance améri- ▶

caine. Par contre, cette guerre aux dés pipés et l'effondrement qui s'ensuit ôtent toute crédibilité à la démocratie, à la modernité; le nouveau consensus mondial équivaut au «degré zéro» de la liberté, à une démocratie vide, faussée. Comme le mentionne l'auteur: «le seul but [...] c'est d'aligner tout le monde sur le plus petit commun dénominateur mondial, le dénominateur démocratique (qui correspond [...] au degré zéro du politique). Le plus petit commun multiplicateur étant l'information [...] qui correspond [...] au degré zéro de son contenu». Cependant, on peut se demander si Baudrillard ne met pas trop l'accent sur ce consensus démocratique policier, oubliant que l'Histoire peut-être porteuse de contradictions créatrices à la source d'un projet de société libérateur.

Gilles Côté

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE?

Gilles Deleuze et Félix Guattari
Minuit, 1991, 206 p.; 24,95 \$

Après *Mille plateaux* (Minuit, 1980), le tandem Deleuze-Guattari s'est séparé, le premier poursuivant des travaux sur l'image et sur Leibniz, le second s'attardant à l'idée d'«écophilosophie». Ils se sont associés de nouveau pour poser la question qu'est-ce que la philosophie?, une question, écrivent-ils d'entrée de jeu, qu'on n'arrive peut-être à formuler «que tard, quand vient la vieillesse, et l'heure de parler concrètement».

Qu'est-ce donc que la philosophie? La «connaissance par purs concepts», la «discipline qui consiste à créer des concepts»? Et ces concepts sont la substance d'Aristote, le cogito de Descartes, la monade de Leibniz, la condition de Kant, la puissance de Schelling, la durée de Bergson... «Datés, signés et baptisés», les concepts donnent à la philosophie une histoire, une géographie.



Deleuze et Guattari n'ont pas écrit un ouvrage critique qui démontrerait la pertinence de tel concept, ou la nécessité de réfuter tel autre. *Qu'est-ce que la philosophie?* n'est pas, non plus, un essai de vulgarisation, même si les deux auteurs ont en quelque sorte voulu remonter au début de cette discipline et en expliquer les fondements en tentant de définir le concept et les faits concomitants, c'est-à-dire qui coïncident avec lui: les personnages conceptuels, la pure immanence, le plan d'immanence. Par cet essai, Gilles Deleuze et Félix Guattari situent la philosophie, lui redonnent, à une heure où le terme est confusément employé à toutes les sauces, sa définition et son rôle premiers.

Qu'est-ce que la philosophie? est une entreprise purement intellectuelle mais, me semble-t-il, absolument nécessaire. Comme l'art et la science, avec lesquels elle entre en résonance, la philosophie sert à affronter le chaos. Et ayant traversé ce chaos, «le philosophe, le savant, l'artiste semblent revenir du pays des morts»...

Francine Bordeleau



désir de brosser un portrait plus vrai que nature qui le fait aborder avec une prudence extrême le sujet de la consommation de haschisch chez les auteurs et artistes de l'époque? Delacroix échappe-t-il vraiment à la règle? Soulever ce voile éclairerait sans doute la personnalité vaste et complexe de l'homme étrange et mystérieux que fut Eugène Delacroix.

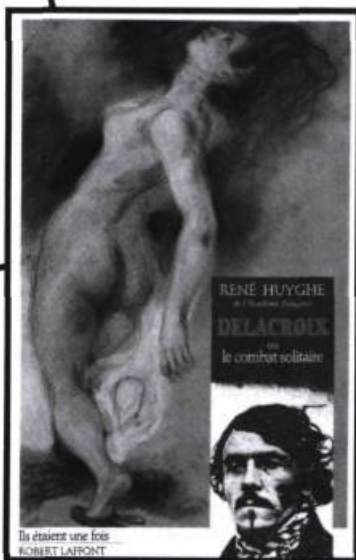
Patrice Larivée

LA GRANDEUR SANS CONVICTIONS
ESSAI SUR LE DANDYSME

Marie-Christine Natta
Du Félin, 1991, 222 p.; 33,95 \$

Le dandysme, d'«impossible définition», est un jeu social à facettes multiples, une «expérience esthétique doublée d'une discipline sévère». Nous connaissons tous le dandy à l'allure gommeuse, ostentatoire. Essentiellement fantasque, il vit dans l'instant, il est «sans mémoire et sans avenir». C'est le fils rebelle d'une société contraignante, un être mouvant qui se voue au sublime et qui a poussé le culte du soi jusqu'à l'apothéose. Son règne est sans partage. «Tengo soli licencia: cela n'est permis qu'à moi-même.» Le dandy est loin d'être un «habit qui marche tout seul». Il est «éternel comme le caprice».

Cet essai aurait pu se révéler un feu d'artifice pour l'esprit: la recherche est fouillée et de brillantes citations étoffent le texte sans le surcharger. Mais l'auteur s'est montrée beaucoup trop réservée. Elle cerne son sujet au plus près et s'y dilue, sans intervenir. Le livre devient dès lors une coulée de phrases rigoureuse; il est lisse comme un miroir. Baudelaire considérait que les mots doivent être des «projectiles» et les livres «une arme offensive». Il n'y a aucun projectile, rien d'offensif dans ce texte qui ne réussit pas à doter les morts du poids de vivants. On retrouve le schéma complexe de la pensée dandy, mais l'homme qui a existé sous la créature forgée, avec son essence humaine, est complètement oblitéré. Comment s'interrompt sa trajectoire d'étoile filante? Y a-t-il une façon «dandy» de vieillir, de mourir? Il est vrai qu'en approfondissant ce point, l'auteure aurait quelque peu débordé de son sujet puisque seul le dandy en tant que dandy l'intéresse; elle



DELACROIX OU LE COMBAT SOLITAIRE

René Huyghe
Robert Laffont, 1990,
275 p.; 41,55 \$

Pour René Huyghe, philosophe, psychologue de l'art et Président de la société Les amis de Delacroix, écrire la biographie de l'artiste-peintre n'était sûrement pas une tâche astreignante. On lit d'ailleurs, entre les lignes de son *Delacroix ou le combat solitaire*, l'admiration que l'auteur ressent pour le peintre.

À l'époque de Delacroix, peintres classiques et romantiques s'affrontent, le monde de la peinture est en ébullition; le peintre, dont «la vie commence sous le signe de la dualité», n'y échappe pas; il se lance à corps perdu dans le combat.

René Huyghe dévoile tout... ou presque de ce maître de la peinture romantique et révolutionnaire. Est-ce la pudeur ou le

a donc choisi de nous perdre plutôt, le temps d'un chapitre complet, sous une fastidieuse description de tenues vestimentaires qui affaiblit terriblement son propos.

Cet essai très érudit, d'une froide perfection à la Virginia Woolf et dépourvu d'émotion, se révèle donc un impeccable livre *dandy*. Pour ma part, je préfère à cette avalanche exaltée de pensées brillantes la simple phrase d'un sage et prudent fantôme *égaré* dans ce récit: «Je regarde, j'observe, [...] je souris»... (Rémy de Gourmont).

Michèle Warren-L.

REGARDS SUR NIETZSCHE
Henri Guillemin
Seuil, 1991, 310 p.; 34,95 \$

Guillemin est un *cas*. *Le cas Guillemin*, tel est le titre d'un livre que lui a consacré Patrick Berthier en 1979. Et j'aime son cas: Henri Guillemin est résolument subjectif et polémiste, presque anarchique. Son emploi souvent tendancieux des documents ne lui fait pas une bonne réputation. Il s'apaise dans les travaux des historiens et des littéraires; sa phrase dynamique,



pleine de verve, et son style haché intègrent abondamment les citations. En lisant une nouvelle étude sur Hugo, Lamartine ou Vallès, on a le privilège de lire du Guillemin. Cette fois-ci, il écrit sur Nietzsche.

L'auteur se fait plaisir en écrivant; il se débat avec ses interrogations et se fout du reste. Le reste, c'est le lecteur. On voit que c'est problématique. Car si le lecteur connaît tant soit peu Nietzsche, il apprend peu de choses; en revanche, s'il ne connaît pas Nietzsche, il lui est impossible de suivre Guillemin.

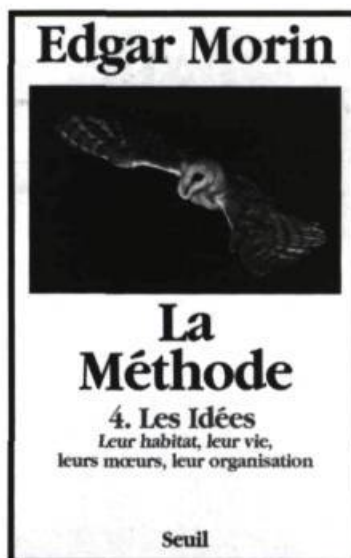
Trop elliptique en ce cas. Si vous aimez beaucoup Nietzsche, essayez-vous: Guillemin cite très souvent les fragments posthumes du philosophe et nous révèle parfois des petites perles. On s'amuse vraiment. Parce que Nietzsche aussi, plus que n'importe qui, écrivait pour se faire très plaisir. Lisez au moins son autobiographie intellectuelle: *Ecce Homo*. Plaisir de lecture garanti.

François Ouellet

LA MÉTHODE, t. 4, LES IDÉES
Edgar Morin
Seuil, 1991, 261 p.; 32,95 \$

Entreprise il y a 20 ans, *La méthode* (premier volume paru: *La nature de la nature*, Seuil, 1977) est une aventure intellectuelle sans fin. À moins que son auteur, qui semble par ailleurs en excellente santé, ne meure prématurément, *La méthode* a de beaux jours devant elle, Edgar Morin aimant que les choses soient dites.

Sociologue atypique, voire bizarre (les chiffres et les statistiques le font bailler, il lui arrive de douter de la science, il a écrit sur «L'Esprit du temps» et le ci-



néma des essais d'anthropologie fondamentale...), Morin se penche donc, avec ce volume-ci, sur les idées. À la manière d'un entomologiste étudiant les bestioles, comme le sous-titre — *leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation* —, le laisse entendre.

D'où viennent les idées, pourquoi, après avoir été à la mode meurent-elles? comment se propagent-elles et se reproduisent-elles? Bien malin qui pourrait répondre et Morin n'en ►

Nuit blanche éditeur

en collaboration avec
 le Centre de recherche en littérature québécoise
 de l'Université Laval

présente la nouvelle bible...

de la science-fiction et du fantastique québécois.

Outil de référence indispensable pour les bibliothécaires, les professeurs, les étudiants, les chercheurs et pour les amateurs de SF et de fantastique, deux des principaux sous-genres littéraires pratiqués au Québec.

En vente dès maintenant chez votre libraire préféré :

Bibliographie analytique de la science-fiction et du fantastique québécois (1960-1985),

par Aurélien Boivin, Maurice Émond et Michel Lord

ISBN : 2-921053-07-1 577 p. 40,00\$

Diffusion DIMEDIA



a pas vraiment la prétention. Il écrit plutôt une sorte de sociologie des idées qui veut formuler les critères permettant de reconnaître une idée nouvelle, de comprendre pourquoi elle semble s'emparer subitement de tous les esprits ou connaître un échec retentissant, comment elle se vide de son sens, et pourquoi aussi une culture laisse émerger des idées susceptibles de la conduire à la mort.

Ce qui est extrêmement plaisant chez Edgar Morin — le prolifique Edgar Morin —, c'est qu'il prend les phénomènes à bras-le-corps. Il serait commode de dire que les idées poussent sur les branches de cet arbre appelé «superstructure» (à ne pas confondre avec infrastructure, comme dans la locution «état pitoyable de nos infrastructures de transport»). Ben non: elles sont le fruit de relations complexes entre je (l'individu), on (la collectivité) et ça (la machine sociale).

Un seul hic avec Morin: il en met parfois trop sur la tartine. Exemple: «La vie, concept creux de la science classique, deviendrait émergence de l'auto-(géo-phéno-égo)-éco-réorganisation dans la problématique complexe». Mais on finit par s'y faire car cet essai — c'est là l'important — nous pousse à la réflexion.

Francine Bordeleau

LES ALLEMANDS MAÎTRES DU TEMPS
ESSAI SUR UN PEUPLE PRESSÉ

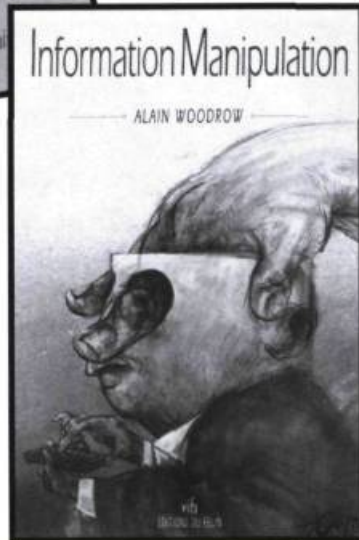
Lothar Baier
Trad. de l'allemand
par Angelica Karolyi, avec la collab. de Sylvie Perron
La Découverte, 1991,
204 p.; 24,95 \$

Si les Allemands sont passés maîtres dans l'art de «maîtriser» le temps, au moins ont-ils une excuse: l'exiguïté relative de leur territoire national. L'expansion coloniale européenne ne leur ayant, de plus, guère pro-

fité, il a bien fallu trouver refuge dans le temps ou, et c'est là le thème du livre, dans sa mise en coupe réglée. (Ne voyez-vous aucune analogie avec les Japonais?)

La problématique du «temps c'est de l'argent» n'est pas, on s'en doute, simple affaire d'Allemands. La perception occidentale du temps — ne vaudrait-il pas mieux parler d'une invention occidentale du temps? — a pour fonction essentielle de canaliser, par des contraintes économiques sans merci, la quasi-totalité des activités humaines. Les derniers «sauvages» sont ainsi débusqués dans les dernières forêts et un «temps» à l'allemande règle le sort des dernières civilisations traditionnelles anéantissant leur espace mental aussi bien que physique. Celles-ci en sont, pour l'instant, réduites à l'humble rôle de pourvoyeuses de matière première à bon marché que les «Maîtres du temps» auront tôt fait de «mettre à profit»! Il en résulte une clochardisation croissante des peuples du «tiers monde», littéralement expulsés hors du «temps» et bientôt de l'«espace».

L'Allemagne, qui se trouve en bonne place parmi les



INFORMATION, MANIPULATION
Alain Woodrow
Du Félin, 1991, 204p.; 25,75 \$

En cette fin de siècle, selon l'auteur, l'information (surtout télévisuelle) perd sa vocation première, soit son sens critique. Le média électronique, à toutes fins utiles, réalise l'abolition de la distance nécessaire à une compréhension profonde des enjeux de notre temps. L'amoindrissement de la distance critique, instaure le règne de la représentation, le «faux-semblant» fait loi. Conséquemment, nous assistons — avec notre «culture instantanée» — à une dégradation culturelle globale. C'est le «journalisme de communication» qui caractérise le mieux cette situation. En effet, ce dernier sous-informe tout en nous saturant d'informations! Il plane dans la communication pure, il se veut «désengagé», «aseptisé» sans brusquer l'ordre des choses: il désinforme. De plus, le pouvoir médiatique, lié au pouvoir politique est également dominé par les impératifs économiques de la démocratie libérale. En fait, le journalisme n'a plus cette «mission» de révéler le «non-dit» qui le caractérisait. Seul le «journalisme d'investigation» pourrait recréer le sens critique perdu, la distance entre l'événement et l'information, le journaliste et la réalité, et cela, en visant une compréhension intègre et profonde des contradictions de notre modernité.

Gilles Côté

MARCHER À L'ÉCRITURE
Paul Nizon
Trad. de l'allemand
par Jean-Claude Rambach
Actes Sud, 1991,
178 p.; 26,50 \$

C'est le titre qui a d'abord attiré mon attention, puisque je ne connaissais pas Paul Nizon. Par ailleurs, comme toutes les questions relatives à l'écriture et à la création m'intéressent, poussé par la curiosité, je n'ai pas hésité à le lire.

On peut se méfier d'un tel genre d'exercice, mais, ici, malgré quelques passages diffus, la réflexion n'a rien de complaisant. Nous marchons avec l'auteur sur la voie de l'écriture qui est d'abord une aventure intérieure et une indétermination. Pourquoi écrit-on? Le livre ne donne pas de réponse; la seule question qui justifie l'écriture,

«maîtres» de la productivité industrielle mondiale, est décrite par Lothar Baier comme «l'une des forces motrices de l'impérialisme du temps» (voire de l'impérialisme tout court!). Le livre, dont la traduction française est incidemment peu soignée, soulève de manière implicite l'inquiétante et toujours possible récurrence d'une barbarie technologique aux ambitions totalitaires.

Le nazisme, forme archaïque du problème, n'a, aussi bizarre que cela puisse paraître, que rarement fait l'objet d'un examen sur le fond. C'est dire combien cette réflexion se situe au cœur des angoisses qui dominent notre «temps»!

Patrice Remia

c'est la quête, non d'une identité, mais d'une *densité* dans l'existence.

Nous sommes dans l'atelier, je devrais dire dans la chambre, là où Nizon, avant même de penser au livre, s'adonne simplement à l'exercice d'écrire pour sentir qu'il vit. Nizon y laisse tomber ses phrases sans savoir où il va, comme un pur acte d'énonciation, il les laisse résonner en lui-même. Cela prend parfois des années avant qu'il découvre ce que ces phrases contiennent réellement, au-delà de l'apparence qui le tient prisonnier du moment. L'écriture lui apprend des choses. Le temps de l'écriture est lent, tortueux, constamment coupé, ardu mais il confère à l'écrivain un «surplus» d'existence, un sentiment «historique» de survie.

À la lire, on constate et on comprend que l'écriture s'élabore dans un chaos qu'elle tente d'organiser ou d'ordonner. Peu à peu l'auteur s'anime par une forme qui se détache de lui, au moment où il atteint son expression la plus personnelle. En conclusion, je ne peux que reprendre, à l'instar de Paul Nizon, les propos très justes de Joseph Conrad: «L'art doit aspirer de toutes ses forces à la plasticité de la sculpture, à la couleur de la peinture, à la suggestivité magique de la musique, qui est l'art par excellence».

Paul Bélanger

À LA RECHERCHE DE L'EMPIRE CACHÉ
Francis Lacassin
Julliard, 1991 ; 36,85 \$

Francis Lacassin avait commencé par explorer le 9^e art qu'est devenue la bd et avait tenté de révéler le «chevalier crispé» chez Tarzan (!). Puis il s'était lancé à la conquête des villes fantômes de l'ouest américain. Entre-temps, il avait levé le voile sur tout ce que nous avons toujours voulu savoir sur Simenon, encore tout récemment en 1991, aux éditions la Sirène.

Cette fois-ci, l'auteur se lance *À la recherche de l'empire caché*. Il en avait trouvé les chevaliers au fond d'une boîte à chaussures. Ils s'appelaient Mickey et Tarzan. Dehors, c'était la guerre et la grisaille. Francis Lacassin avait découvert les héros qui allaient le sauver de son ennui quotidien: il entrait



«dans un univers invisible à la plupart de ses contemporains».

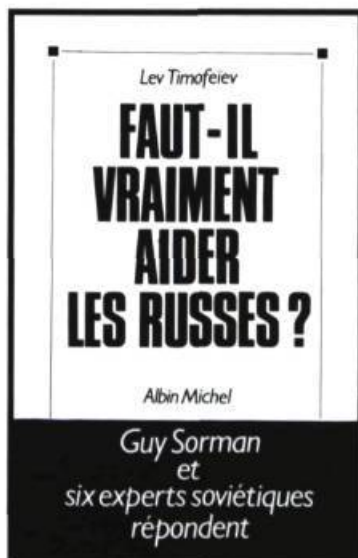
Il ne nous offre ici rien de moins qu'une «flamboyante croisière» dans ce royaume des mythes qui a enchanté plusieurs générations. De Fantômes aux héros des *Mystères de Paris*, de Rouletabille au docteur Fu Manchu, sans oublier Harry Dickson, Gustave Lerouge et le célèbre orphelin de Burroughs, créateurs et créatures sont habilement regroupés au fil des chapitres. Lacassin a aussi exploré

le courrier des lecteurs (que de perles et de trouvailles!) et s'est attaché à faire ressortir les aspects plus secrets de la vie de ces auteurs à succès.

Pionniers du roman populaire, du policier et de la science-fiction, ces auteurs et leurs mythes sont aussi mis en contact avec l'Histoire de l'époque et leurs contemporains. Agatha Christie disait avoir trouvé sa vocation au cœur du *Mystère de la chambre jaune*; Balzac, piqué, parlait d'accrocher «[ses] Raphaël à côté des [...] détrempes, [...] des Dubufe» d'Eugène Sue. Jusqu'à de Gaulle qui avouait n'avoir qu'un seul compétiteur sérieux sur le plan international ... Tintin.

Cet essai passionnant se lit en fait comme un roman bourré d'anecdotes, de clins d'œil complices et parfois indiscrets et ne peut laisser personne indifférent. Francis Lacassin montre avec passion un besoin universel et millénaire pour le mythe populaire. Les héros du temps d'Homère, phénix à peine transformés, n'ont en fait jamais cessé de renaître de leurs cendres...

Catherine Lachaussée



FAUT-IL VRAIMENT AIDER LES RUSSES?
Lev Timofeïev
Albin Michel, 1991,
168 p.; 18,95 \$

Faut-il vraiment aider les Russes? Ce titre accrocheur est celui d'un collectif regroupant six courts textes de journalistes et économistes «libéraux» soviétiques qui abordent sous différents angles l'avenir économique de l'Empire. Depuis la parution de cet ouvrage, les données ont considérablement changé. La fédération soviétique n'existe plus et sa situation économique frôle la catastrophe. L'idée maîtresse de ces essais repose sur un passage rapide et profond à l'économie de marché. C'est dans ce contexte qu'est posée la question de l'aide occidentale à l'U.R.S.S. (il est plus facile pour le moment de la désigner par ce qu'elle n'est plus).

Les auteurs s'accordent sur un point: une aide «aveugle» du type État à État ne mènerait à rien dans la mesure où les bien nantis du régime (la nomenclatura contrôlant l'appareil d'État) la dirigeraient vers les canaux réguliers de l'économie planifiée et maintiendraient ainsi le statu quo qui les sert si bien. Ils proposent plutôt comme solution une série d'interventions ponctuelles privées où l'Occident jouerait, selon les cas, le rôle de «bailleur de fonds contrôleur» ou d'expert-conseil dans le développement de projets précis.

L'étonnant, dans ce livre, c'est l'acte de foi inconditionnel manifesté envers l'économie de marché. Elle apparaît comme la panacée et l'on ne peut s'empêcher de trouver naïfs ces experts qui, tels des apprentis sorciers, ▶

COMPTOIR DE DIFFUSION DU
L · I · V · R · E

Mozart
Féerie de la musique mécanique
Par Olivier Roux

Coffret de 2 cassettes
Durée: 2 h
Prix: 27,50 \$

Grâce à ses archives sonores uniques en Europe, Olivier Roux invite les esprits curieux à un parcours inusité.

Véritables «mémoires musicales», les instruments de musique mécanique ont le privilège de restituer quantité d'œuvres de toutes natures, soit dans leur forme la plus authentique, soit subtilement adaptées aux machines destinées à les reproduire.

22869, rue Plaisance, Pierrefonds, Québec H8Z 1Z1
Tél.: (514) 683-4102

veulent transmuter le Satan d'hier en sauveur de l'industrie.

Soulignons, en terminant, le texte savoureux de Lev Timofeïev qui exhorte les nomenklaturistes et les «traficoteux» en tout genre à mettre au service du nouvel ordre économique l'entrepreneurship acquis dans la pratique du marché noir!

François Moisan

**JUGER
SUR LA PHILOSOPHIE
POLITIQUE DE KANT**
Hannah Arendt
Seuil, 1991, 244 p.; 39,95 \$.

Hannah Arendt, c'est la philosophe ayant le mieux décrit l'essence des systèmes totalitaires. Toute sa vie, elle a essayé de rendre la dignité aux «mondes du paraître»: la politique et l'art. La vie de la société civile constitue pour elle un rempart contre la déshumanisation des sociétés de masse et, ultimement, contre la barbarie des systèmes totalitaires. Elle a donné dans *Crise de la culture*, une définition tout à fait stimulante de l'idée de liberté. Cette penseuse majeure de notre siècle s'est éteinte à Chicago en 1975.

L'ouvrage posthume comprend la transcription d'un cours donné par Arendt à la New School for Social Research de l'Université de Chicago. Les conférences portent sur le thème de la faculté de juger dans la philosophie politique de Kant. En fait, Kant n'a jamais élaboré de philosophie politique, en tout cas pas de façon explicite. Arendt en convient mais prétend tout de même en déceler la présence tout au long de l'œuvre, surtout dans les écrits portant sur le goût ou, autrement dit, sur le jugement. Cet essai, complété par des commentaires de Ronald Beiner et de Myriam Revault d'Allones, tente d'exposer la théorie sur la faculté humaine de jugement qu'Arendt n'a pas eu le temps d'écrire avant sa mort.

Il ne s'agit certainement pas d'un ouvrage par lequel s'initier

à l'œuvre de Hannah Arendt. Il serait plus sage de commencer par *Crise de la culture*. Cependant, les initiés apprécieront cette lecture difficile et la considéreront comme l'adieu de l'auteur au monde qu'elle a si bien habité.

Robert Beauregard

**LA PLANÈTE DES NAUFRAGÉS
ESSAI SUR
L'APRÈS-DÉVELOPPEMENT**
Serge Latouche
La Découverte, 1991,
235 p.; 29,95 \$

Après tant de «décennies du développement» proclamées à grand bruit par l'ONU, force est de constater que les choses n'ont guère évolué. Si certains pays ont entamé un décollage — à quel coût social et écologique! —, beaucoup d'autres ont vu leur situation se détériorer. Les organisations internationales ayant l'art des euphémismes, on les appelle les Pays les Moins Avancés. C'est à eux qu'est consacré ce livre.

La première partie décrit la destruction du Tiers monde provoquée par l'intervention occidentale, le cadre général s'inspirant essentiellement de l'analyse

de Karl Polanyi (*La grande transformation*, Gallimard, 1983). L'occidentalisation de l'économie est un procès destructeur du tissu social. Cela explique que le développement soit un échec, un naufrage. On doit lire ces pages! Latouche n'innove peut-être pas beaucoup au plan du contenu, mais il parle bien, haut et clair.

La deuxième partie est plus originale. Elle présente la réponse du Tiers monde à cette déstructuration. Ses habitants ont développé une façon unique de produire des biens et des services qui réintègre l'économie dans la trame des rapports sociaux. Cette *économie informelle* entre difficilement dans les catégories scientifiques et culturelles de l'Occident capitaliste, mais sert d'île-refuge à ceux et celles qui risquent d'être emportés par l'implosion de la société technicienne.

En somme, cet ouvrage cherche à donner un point de vue et à soutenir une analyse, plus qu'à en faire la démonstration au-delà de tout doute. S'il est souvent partial et excessif, son effet décapant est bienvenu. Peut-être l'auteur met-il trop d'espoir dans l'informel et néglige-t-il le fait que cette économie représente essentiellement une stratégie de survie, non une solution recelant des propositions positives et ouvertes sur l'amélioration future des conditions de vie. Cependant, on ne peut qu'approuver l'actualité des interrogations soulevées ici. Il faut lire *La planète des naufragés*, ne serait-ce que parce qu'il est grand temps de se demander quelles sont les bonnes questions à se poser.

Pierre-André Tremblay

L'HISTOIRE CONTINUE
Georges Duby
Odile Jacob, 1991,
220 p.; 29,95 \$

Georges Duby, historien médiéviste, ajoute à sa renommée sa participation, en collaboration avec Michelle Perrot, à la rédaction d'une monumentale et très fouillée *Histoire des femmes*, dont les quatre premiers tomes sont parus.

Dans *L'histoire continue*, Georges Duby prend le temps de parler de son métier, avec l'intention, non avouée mais assez évidente, de soulever chez les plus jeunes, l'enthousiasme pour un travail qu'il pratique toujours avec plaisir et passion. Il ne parle pas de lui comme d'un homme parvenu à la gloire et à la maîtrise de l'œuvre; au contraire, il retrace tout le chemin parcouru depuis la préparation de sa thèse de doctorat jusqu'à aujourd'hui, alors qu'il est professeur au Collège de France et auteur de nombreux ouvrages qui font autorité. Il a participé, depuis la moitié du XX^e siècle, à l'élargissement constant de la recherche en histoire, passant du champ politique au champ économique, du domaine social au domaine artistique, de la relation des faits à l'étude des mentalités.

Géographe et historien de formation, Georges Duby a su profiter de l'apport des autres disciplines, telles l'anthropologie, l'ethnologie et la linguistique, pour raffiner sans cesse sa recherche; il reconnaît les ave-



nues ouvertes par le marxisme, même s'il a refusé d'adhérer au communisme. Georges Duby évoque aussi le plaisir sensuel éprouvé à la manipulation de manuscrits anciens, la jouissance devant des «fiches» de travail étalées sur la table lui révélant tout à coup des concordances, des liens, de nouvelles pistes. Parlant de la préparation de textes pour l'édition, il dit combien il se sent «fringant» quand il rassemble tous les éléments et combien il peine dans la phase ultime de rédaction, tant son souci est impérieux de «restituer la vie»!

On pourrait dire: mais qu'apprend-on de la vie de Georges Duby? Son métier polarise toutes ses ressources; on le sent à la fois érudit, acharné au travail, grand lecteur, écrivain, artiste, communicateur, profitant de ses voyages pour développer de nouvelles relations, ouvert au changement, engagé sans cesse dans de nouveaux projets, appelant les plus jeunes à prendre le relais. Mais n'est-ce pas là «toute une vie»?

Monique Grégoire



JACQUES DERRIDA
Geoffrey Bennington
et Jacques Derrida
Seuil 1991, 382 p.; 19,95 \$

Jacques Derrida se présente comme une série de textes complexes et denses qui organisent en un faisceau conceptuel les principaux motifs (traduction, littérature, don, signature, féminité, clôture, trace, etc.) tissés

par Derrida depuis plusieurs années au hasard de ses lectures. Élaboré selon le modèle d'un logiciel interactif (le Derridiciel), l'ouvrage présente les enjeux, les exigences et les ressources de la déconstruction, lesquels sont lus non dans le but de proposer une vérité mais bien dans celui, plus difficile, de faire surgir la singularité d'une pensée qui se déploie dans des dimensions de la responsabilité et de la nécessité, c'est-à-dire d'une éthique qui ne fonctionne pas selon les règles positives de l'intérêt objectif.

Trois textes. Dans le premier: «Derridabase», Bennington traverse l'œuvre de Derrida. Dans le second: «Circonfession», Derrida rédige un texte lié par contrat au premier en exigeant sa présence. Enfin, «Actes (la loi du genre)» procède à la constitution historique du sujet Derrida en établissant un curriculum vitae qui déjoue la linéarité temporelle. La thèse de Bennington (s'agit-il d'une thèse?) est la suivante: l'apport de Derrida à l'histoire de la philosophie consiste dans le fait que le penseur de la *différence* rend inmaîtrisable l'opposition entre

l'empirique et le transcendantal — non-opposition reconnue ici sous le nom de quasi-transcendantalité (terme emprunté, par Derrida lui-même, à Rodolphe Gasché, l'un de ses meilleurs commentateurs).

Flanquant la lecture de Derrida/Bennington et renouant avec Glas, «Circonfession» est composé de 59 périodes qui excèdent le «théologiciel» construit par Bennington, en plus d'offrir une «traduction» des Confessions de saint Augustin. À travers une «génération de propositions», Derrida élabore un texte qui tourne autour du problème de la circonscision et de la mort de sa mère. Cette biographie constitue un commentaire du judaïsme dont la beauté et la rigueur répondent à l'appel impérieux de Bennington. Commandé par le souci de montrer le fonctionnement du système général de la pensée derridienne, cet ouvrage offre en outre une riche bibliographie et de nombreuses photographies. Il sera donc utile tout autant au néophyte qu'à l'universitaire rompu à la déconstruction.

Michel Peterson

Les Éditions Balzac

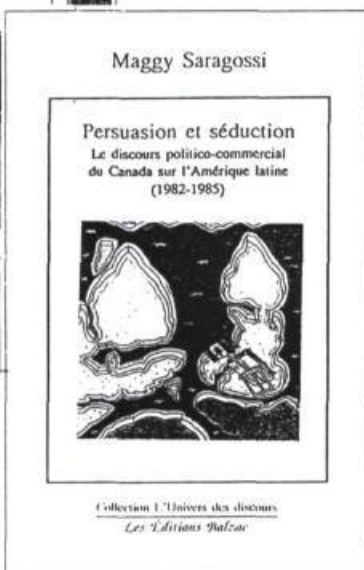
Collection Sociologies critiques



À travers un grand écrivain, un pays fait ses entrées dans une écriture de la juxtaposition.

240 p. • 28 \$

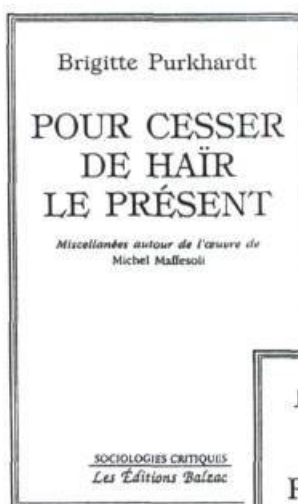
Collection
L'Univers des Discours



«... Le Canada, un pays à faible marge de manœuvre et qui persiste à se présenter comme "pacifique et médiateur", pragmatique, avec une "mission conciliatoire" persistante... Une dissection qui met à nu bien des dilemmes...»

Clément Trudel,
Le Devoir

468 p. • 34 \$



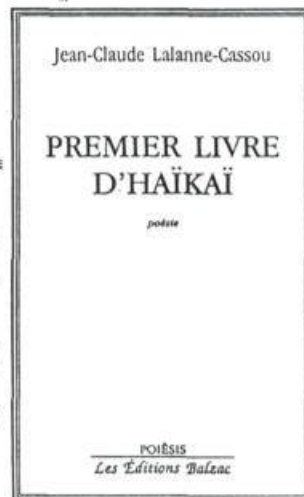
Un ouvrage capital et original sur un sociologue controversé.

210 p. • 22 \$

Collection
Poiësis

«Et nous deux, dans l'ombre.»

52 p. • 10 \$



Distribution: Logidisque, B.P. 10, succ. D, Montréal, H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225 — Télécopieur: (514) 933-2182